

Rouge, vert, noir, bleu. Les bérets n'ont de commun entre eux que la valeur des hommes qui les portent. Ils sont venus de tous les horizons pour obtenir le droit de s'en coiffer, qu'ils soient blancs, noirs, rouges ou halés. Le désir, la foi et l'amour pour ce couvre-chef n'ont d'équivalent que leur fierté de l'avoir gagné et d'être, par ce fait, ce qu'ils sont, une unité d'élites qu'ils ont librement choisie.

Moi, Maurice Udoix, j'ai eu cette chance, cet honneur. Et si aujourd'hui à l'automne de ma vie, les jeunes qui me croisent dans la rue me prennent pour un « croulant », je m'en fous. Et même si parfois certains passagers vont dans un métro, un bus jusqu'à me laisser leur place, cela m'est égal. Mon passé est pour beaucoup dans leur présent. Je refuse d'ailleurs avec un pincement au cœur leur proposition, devant dans leur regard, ce qu'ils y voient : un visage raviné par les ans ! Pourtant aujourd'hui, comme la majorité de mes amis restants, avec un corps qui parfois me trahit, je suis resté le même. Si à l'instant la patrie avait besoin de moi, de nous, nous répondrions présents. Mourir pour elle : oui, la tête haute et en gants blancs. J'avoue que parfois, lorsque les soirées sont trop longues et que les petits bobos m'assaillent, je rêverais de

Nous avions vingt ans

finir ainsi. Cette fin me serait plus douce que de finir dans mon lit, si douillet soit-il.

Alors ? Alors fusilier marin, commando, para, c'est pour beaucoup de gens des corps d'armée de « casse-cou » composés d'hommes un peu à part. C'est peut-être vrai, mais avoir droit d'en faire partie est un dur apprentissage, une formation qui vous arrache les tripes. Pour se le mettre sur la tête ce béret, il faut en vouloir. Il ne se trouve pas dans les pochettes surprises. Mais alors quel bonheur de se le visser sur la tête. J'en ai connu de ces types qui se foutaient de tout sauf de ce bout d'étoffe. Ils l'avaient posé sur leur caboche lors de la dernière guerre de 39-45, en Indochine, en Algérie. Enfin, partout où on avait besoin d'eux. Leurs successeurs le portent aujourd'hui comme avant avec dignité et honneur.

Mais, me direz-vous, comment entre-t-on dans ces corps d'élite ?

Et bien voilà, je vais essayer de vous répondre.

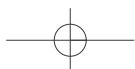
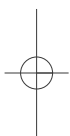
Assis dans ma chaise longue, regardant pousser le gazon par cette journée ensoleillée de fin de printemps, un verre de whisky légèrement mouillé de Perrier et de glaçons teintant contre les parois du verre embué, face à une mer qui, à quelques encablures plus loin, semble s'échiner à laver les rochers, je vais vous parler de copains, de commandos, d'amis, matelots, quartiers-maîtres, sous-officiers ou officiers. La vie de chacun d'eux mériterait un livre, mais ne vous y trompez pas pour autant, ceci est un roman. Et même, si certains faits sont parfaitement authentiques, beaucoup de noms de sites ou de commandos réels, ce n'est pas une biographie ni un récit historique. En un mot comme en cent, c'est un hommage à ces hommes dont l'existence a été chargée d'émotions, de dan-

Nous avions vingt ans

gers, de montées d'adrénaline dans le sang. Le tout dans un cocktail d'aventures mélangées à la sueur, à la peine et à la peur, à la joie d'être ensemble. Ils me l'ont demandé ce bouquin simplement comme ça, entre hommes, avec leurs mots, leurs phrases que j'ai respecté le plus possible afin que rien ne soit dénaturé. Car leurs souvenirs n'appartiennent qu'à eux. Et s'ils nous font un peu partager ceux-ci, remercions-les et surtout ne nous attachons pas au style qui peut être parfois simple et plutôt direct. Ceci pour laisser ces hommes, ces héros, être ce qu'ils ont l'habitude d'être. C'est ce que je m'efforcerai de respecter.

Certains ne tiennent pas à ce que leur nom apparaisse. Je peux comprendre leur désir. Quant à ceux qui sont partis pour ne plus revenir, on leur doit bien cela, parler de leur commando, de ce qu'ils ont vécu, de leur jeunesse, bref : de leur vie. Beaucoup auraient aimé que ne soient relatées que leurs aventures, leurs souffrances, leur gloire. Qu'ils m'excusent, mais ce roman est un petit clin d'œil, une page d'histoire d'un groupe, d'une équipe, pas d'un seul homme.

Commençons donc par le début. Pourquoi s'engage-t-on ? Plusieurs historiens vous en diront plus et mieux sur ce chapitre. Pour moi, on ne devient pas commando, on naît commando. Le destin, ce fameux destin vous y pousse souvent malgré vous. C'est comme ça. C'est le cas de plusieurs amis qui ne savaient pas, qui ne s'imaginaient pas qu'ils entreraient dans ce corps d'élite. Ils se sont retrouvés là comme ça, lors d'une situation qui demandait une décision. Cinq minutes avant, ils l'ignoraient donc et pourtant une seule réponse s'est imposée à eux. Oui à l'armée, mais dans les paras, les commandos. Il y a aussi ceux qui l'ont toujours désiré.



Chapitre 1 – Un peu d’histoire.

Fusiliers marins. Un bref rappel.

Ils sont destinés à la fin des années trente à trois missions aux fonctions pas forcément réalisables dans leur organisation. Décret gouvernemental de 1930.

1 – Ordre et police dans la marine, bâtiment de mer et de terre.

2 – Chargés de la mise en condition physique des équipages.

3 – Opération de débarquement et de combat à terre.

Pendant très longtemps en effet, les missions combattives à terre ne s’effectuaient pas forcément avec tout l’impact et le réalisme nécessaire à des opérations rapides, parfois très dangereuses, nécessitant de véritables professionnels. Les équipages débarqués malgré leur courage n’étaient souvent que des marins sans spécialités, équipages pris parmi le personnel de bord, encadrés par trop peu de fusiliers marins (sacos). Il faut donc constituer des stages de fusiliers marins performants. Une véritable organisation fut donc mise sur orbite. Le premier stage de commandos date de 1946. Il eut lieu à Siroco, au cap

Nous avions vingt ans

Matifou près d'Alger, créé sur un ancien site sanitaire à trente-cinq kilomètres de la capitale algérienne. Les principaux commandos français ? Ils se nomment Jaubert, Montfort, Penfentenyo, François Hubert. D'autres commandos ont fait parler d'eux. Merlet, Ponchardier, et apparurent les partisans commandos. Yatagan, Tempête, etc... Mais avant, il faut rendre hommage au commando Keiffer qui a œuvré et su donner une image aux commandos. Il débarqua en Normandie. Il faut entrer dans l'histoire de France des années 40-45 pour savoir que le commandant Keiffer s'y est fait un nom. Si l'on a soif de plus de renseignements, d'excellents ouvrages existent. Ils parlent de tout ce qui a trait à ce grand soldat. Disons simplement que cet ouvrage veut honorer la marine soulignant l'existence de certaines figures marquantes d'un petit hommage particulier, une reconnaissance. Il ne s'agit pas d'un dictionnaire exhaustif de l'histoire de la marine. Ce n'est donc pas, je le répète, une chronologie, un recueil de toutes les heures de gloire des fusiliers marins, des commandos.

Donc principal impératif pour être candidat commando : en avoir envie ! Car les épreuves sont dures pour y parvenir. Mais une obligation physique existe : la taille ! Un mètre soixante-dix minimum, celle-ci, de l'époque 1946 et toute proportion gardée, correspondant aujourd'hui à un mètre soixante-quatorze. Et puis... Et puis le stage par lui-même ! Que d'épreuves chronométrées à surmonter. Marche en tenue de campagne avec tout l'équipement prévu à cet effet, fusil, etc... tout comme les épreuves de natation, le parcours du combattant, d'obstacles, épreuves de tir, poignard, revolver, close combat. Plein d'épreuves diverses comme topographie, secou-